

L'ENCRE ET LE MONDE. L'ART ET L'ARTISTE DANS LE JOURNAL DE LÉON BLOY

IL est des auteurs sur lesquels l'opinion publique, comme d'ailleurs bon nombre de professionnels de la littérature, porte des jugements sans appel. Ainsi de Sade, comme aussi de Musset ou de Paul de Kock. Sans compter Baudelaire, qui a dû attendre un siècle pour être lu à l'endroit. Or la littérature, comme les hommes qui l'écrivent et la lisent est une manière vivante, qui mérite d'être reconsidérée en permanence.

Dans le cas de Léon Bloy, la politique et la religion, la férocité polémique et la disposition sans merci de son tempérament s'étaient mis en travers et il suscita rapidement les reproches de fanatique, violent, scatologique. Ce cliché a la vie dure¹. Heureusement, avec la fin du XX^e siècle, c'est un renouveau que connaissent enfin les études bloyennes, loin des perspectives réductrices des débuts².

Or il était tentant d'y regarder de plus près, c'est ce que je me suis proposé de faire dans son *Journal*: en effet, à partir de 1892, Bloy consigne dans

(1) Dans le numéro du *Magazine littéraire* consacré à "La Haine, morale et littérature", un article est consacré à Bloy. L'auteur, P. R. Leclercq, affirme que l'écrivain est un "personnage exceptionnel (...) débordant d'amour et capable des plus virulentes attaques servies par la perfidie, l'injustice, la causticité assassine et même le ragot d'échotier" (n° 323, juillet-août 1994, pp. 46-47).

(2) Sur la réception de L. Bloy *vid* Y. Reulier, "De la postérité de L. Bloy" in *Léon Bloy. Les Cahiers de L'Herne*, Paris, 1988, pp. 465-469.

d'innombrables cahiers, ses réflexions sur les événements du jour, sur ses contemporains... ces matériaux, il les récriera pour en tirer un *Journal*. Moins connu que ses romans, ses nouvelles ou ses essais, pourtant ce *Journal* –selon nombre de spécialistes– constitue l'œuvre majeure de Bloy, car c'est une œuvre longuement repensée, mûrie par un écrivain qui a déjà quarante-six ans. Le *Journal* est très riche de tous les points de vue, Bloy se manifeste sur les sujets les plus divers: l'incendie du Bazar de la Charité, la gymnastique, la bicyclette, l'automobile, l'aviation.... Plusieurs de ces points présentent sans doute un intérêt documentaire, mais le regard de Bloy sur la vie artistique de son temps m'a semblé d'un intérêt supérieur et c'est pourquoi j'ai privilégié ce domaine.

D'accès difficile depuis longtemps, on a eu récemment une édition critique du *Journal*³, qui m'a donné le souffle et m'a encouragée à analyser (entre tous les thèmes présents dans le *Journal*), de quelle manière Bloy juge les œuvres d'art et les hommes artistes (qui sont ses contemporains) d'un point de vue tout à fait romantique: la littérature comme manifestation du sacré⁴.

Pour comprendre son dessein, il ne faut pas oublier la crise religieuse larvée pendant la majeure partie du siècle et aggravée dans la deuxième moitié: d'un côté, l'enseignement laïc et une conception positive de la science. De l'autre côté, la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception et celui de l'infailibilité pontificale. Par ailleurs, les curiosités s'orientent vers toutes les formes secrètes et hétérodoxes de cultes et de doctrines. La mystification a aussi sa place parmi mages et prophètes. Le plus spectaculaire est sans doute Joséphin Péladan, "le Sâr Péladan".

Il fallait bien que quelqu'un prenne la parole et pousse un coup de gueule! Bloy était bien préparé à mener l'attaque: converti au catholicisme par Barbey d'Aureville, il offre une leçon d'inadaptation cultivée. Barbey lui a présenté le "catholicisme comme un système de valeur inaltérable et totali-

(3) L. Bloy, *Journal*, 2 volumes. édition de P. Glaudes, Laffont (Bouquins), Paris, 1999. Les citations postérieures renverront à cette édition.

(4) Cette affirmation peut surprendre. Je suis de l'avis de P. Glaudes qui assure, tout en parlant de L. Bloy: "La mission de la littérature consiste donc à trouver un moyen de référer la parole humaine à son modèle divin et à son origine surnaturelle" ("Rhétorique du silence", *Léon Bloy. Cahiers de l'Herne*, op. cit., p. 97).

sant auquel s'ancrer fermement dans la débandade contemporaine"⁵. Ainsi l'écrit Bloy au début du *Journal*: "Aujourd'hui le Catholicisme est devenu comme une espèce d'aristocratie pour la pensée"⁶.

Comme Barbey, Bloy veut être un dandy reconnu, il met en valeur l'"aristocratique plaisir de déplaire" et dénonce le discrédit de l'Église installée et la pusillanimité de la Troisième République. Le dandysme, le besoin de gloire reflètent bien l'écrivain L. Bloy et je dis écrivain car, quand il parle de "son" entreprise religieuse, Bloy libère, en réalité, ses capacités prométhéennes grâce à l'écriture. J'ai pris au sérieux la protestation de Bloy: "Je suis un écrivain, m'adressant à des connus ou des inconnus, et les lecteurs n'ont à considérer en moi que l'écrivain"⁷.

QUELQUES GIFLES RETENTISSANTES, SUR LES FACES DE QUELQUES GOURMETS D'ÉTRONS (BLOY)

Selon Bloy, la littérature est apte à expliquer le mystère. Il interroge donc "le possible de Dieu, qui est le véritable réel de l'homme"⁸. Voilà la fonction que l'écrivain assigne à la littérature:

On peut vivre sans pain, sans vin, sans toit, sans amour, sans bonheur; on ne peut pas vivre sans le Mystère. La nature humaine l'exige.

Ah! je sais bien qu'il y a beaucoup d'animaux dits raisonnables qui semblent vivre soixante ou quatre-vingts ans, et qu'on porte, un jour, au cimetière, sans qu'ils aient jamais pu sortir du néant. Plusieurs même ont été fameux dans leur translation 'de l'utérus au sépulcre'. Le seul contingent de la Sorbonne, de l'Académie ou du Parlement est considérable. Cette foule distinguée ignore le tourment du Mystère. Les réalités apparentes lui suffisent et tout le reste est inexistant.

Mais les vrais hommes, les vrais vivants, ceux qui n'ont pas reçu leurs âmes en vain⁹, souffrent et pleurent comme des abandonnés, aussi longtemps qu'ils n'ont pas trouvé l'Église qui garde la clef de tous les mystères.¹⁰

Bloy analyse la littérature de son temps comme un visionnaire¹¹ et c'est en visionnaire qu'il cite dans le *Journal* écrivains et journalistes, éditeurs et

(5) Ph. Berthier, "Bloy et Barbey d'Aureville", *L'Herne. Léon Bloy, op. cit.*, p. 342.

(6) *Journal*: "Le Mendiant ingrat", 26 février 1892, p. 7.

(7) *Journal II*: "Le Pèlerin de l'Absolu", 15 novembre 1912, p. 319.

(8) L. Bloy, *Œuvres*, édition établie par J. Bollery et J. Petit aux Éditions du Mercure de France, en quinze volumes (1964-1975), vol. I.

(9) *Psaumes*, XXIII, 4.

(10) *Journal II*: "Au seuil de l'Apocalypse", 3 mars 1914, p. 383.

(11) Tel que le dit A. Marchetti: "Bloy est poète dans ses écrits critiques, dans ses billets journalistiques, dans ses romans, dans ses journaux intimes" ("Axiologie et poésie chez Bloy", *Léon Bloy au tournant du siècle*, P.U. du Mirail, Toulouse, 1992, p. 271).

directeurs de revue. Dans le *Journal* il met en abyme toute l'institution intellectuelle de son temps. Et, de tous les milieux littéraires, Bloy poursuit Zola, Huysmans, Renan et Bourget avec un entêtement et une fureur particuliers. Ces formules diverses, le naturalisme, le renouveau littéraire catholique, le "psychologisme" et le scientisme de la fin du siècle, il les unit couramment¹², dans un réseau d'images métaphoriques dont il importe de faire émerger les lignes de force.

J'espère prouver que le filet constitué par le sexe, la scatologie et les animaux apprivoisés devient, sous la plume de Bloy, le symbole de la nature aberrante des intellectuels de son époque. Le plus souvent, Bloy met tous les écrivains, tous les intellectuels... dans le même fourre-tout, de même qu'il unit, dans un symbolisme semblable, toutes les images citées (le sexe, les liquides sales, etc.), par exemple, le 31 mars 1895, il écrit:

Les Daudet, les Bourget, les Zola, les Maupassant et la nauséuse racaille des imitateurs ou thuriféraires. Il est trop clair qu'une expression quelconque de mes sentiments, à l'égard de ces masturbateurs adorés, ne pourra jamais que désobliger un auditoire d'où n'auront pas été soigneusement extirpés les capitalistes ou les négociants.¹³

Cette citation, en dépit de l'emploi de termes tels que "capitalistes" ou "négociants"¹⁴ se fait remarquer par l'obsession sexuelle manifestée. La métaphore sexuelle est habituelle dans les satires. Mais, pour Bloy, cette image est plus qu'une invective caractéristique de pamphlétaire: c'est une exacte définition de l'écrivain de son époque qui, au lieu de rechercher le Mystère, c'est-à-dire, la vérité, "parle en se regardant lui-même"¹⁵, ce procédé condamne la parole littéraire à la masturbation, c'est-à-dire, au néant. Dans ces conditions, la virilité (dans le sens de pouvoir de création esthétique) est refusée à l'adversaire, devenu "eunuque". Lisons-le définir Bourget à propos du roman *La Grande Sœur*:

Ce roman-feuilleton inerte et châtré ressemble à ces cartes énigmatiques qui eurent du succès, il y a vingt ans: "Où est le concierge? Où est le garde champêtre? etc."

(12) Dans son *Journal* il écrit: "Vu le premier numéro de *La Revue hebdomadaire* publié par ce crétin de Plon. Toujours même chose, toujours les mêmes grands hommes: Zola, Daudet, Bourget, Loti, etc." ("Le Mendiant Ingrat", 27 mai 1892, p. 19).

(13) *Journal*: "Le Mendiant ingrat", 31 mars 1895, p. 139.

(14) Le monde bourgeois et ses vertus sont aussi vitupérés par Bloy tout au long de sa vie.

(15) *Journal II*: "Le Pèlerin de l'Absolu", 1^{er} août 1911, p. 237.

En attendant la solution, l'impuissance de cet académicien paraît avoir quelque chose d'*oriental*.¹⁶

La métaphore de l'impuissance symbolise, pour Bloy, une écriture privée d'originalité littéraire, soumise aux préceptes d'école (d'où les articles au pluriel pour citer tous les écrivains¹⁷). Il le dira ouvertement à un autre moment:

Ce pauvre Bourget est si étroitement dénué de personnalité qu'il lui est impossible d'écrire sans emprunter des formes de Balzac ou de Stendhal et cela de plus en plus, me semble-t-il. D'autres que moi, sans doute, le remarqueront.¹⁸

Dans une interprétation semblable -mais dont il importe de saisir les nuances- il faut situer la critique de Bloy à Coppée et aux autres écrivains catholiques de l'époque¹⁹. Lisons-le parler de Huysmans:

En général, cet apôtre semble croire que la Religion est une esthétique²⁰. Quel cerveau! Les pages d'*En Route* qui veulent être lyriques, font penser à des fleurs *artificielles* qu'on offrirait à Marie dans un pot de chambre.²¹

Le caractère "artificiel" du catholicisme de Huysmans (probable allusion aussi aux fleurs de des Esseintes), le manque d'art de Coppée et son catholicisme "facile", sont les symboles de l'époque, représentés à l'aide de la métaphore liquide, car -pour Bloy- ce qui n'est pas solide ne peut pas être assimilé à une nourriture intellectuelle et spirituelle: "Le vieux Coppée, investi du premier rôle de cette farce, a été admis à baiser la main de la Tsarine!... C'est effrayant de songer à ce qu'il y a de liquide *sous* une France républicaine"²². Un autre exemple de ces procédés métaphoriques qui transforment les écri-

(16) *Journal II*: "Le Pèlerin de l'Absolu", 22 août 1911, p. 242.

(17) "Reçu des volumes d'Agénor de Gasparin (!!!). Annexion de ce cadeau à la petite bibliothèque de mes latrines. Ils vont y prendre contact avec des Bourget, des Renan, des Zola et des Anatole France" (*Journal*: "Mon Journal", 23 septembre 1897, p. 208).

(18) *Journal II*: "Le Pèlerin de l'Absolu", 31 juillet 1911, p. 237.

(19) Une autre affirmation péremptoire: "Haïne du Beau identique chez les catholiques modernes et les protestants, mais avec cette différence essentielle: chez les catholiques, c'est la déliquescence, chez les protestants, c'est la santé" (*Journal II*: "Le Pèlerin de l'Absolu", 30 de décembre 1911, p. 259).

(20) C'est l'idée de Chateaubriand.

(21) *Journal*: "Le Mendiant Ingrat", 18 mai 1895, p. 144. De même Bloy parle de Félicien Rops, le peintre qui représente des images de ce goût.

(22) *Journal*: "Mon Journal", 7 octobre 1896, p. 187. L'italique est de Bloy: il marque ainsi le bas d'un symbolisme négatif.

vains en des figures liquides se trouve dans l'analyse de *La Terre promise* de Bourget:

Lu *La Terre promise* de Bourget. Ennui sans pardon. La médiocrité de l'auteur est si infaillible que je ne rencontre pas même les sottises remarquables que j'avais espérées. Si c'était seulement de l'eau de vaisselle dont on pût nourrir des porcs! Mais c'est de l'eau de toilette, de la relavure de bidet!²³

Pour les contemporains, les mots "grossiers" étaient plébéiens. Bloy revendique ouvertement pour provoquer, pour "vomir" le renouveau chrétien français dans les lettres qui, à ses yeux, n'a rien de spirituel.

Il voudrait transformer le monde catholique car il ne partage pas les options de l'Église qui, après la fête impériale et la Commune, tente de développer une religion populaire. Rappelons que, dans la France de la fin du siècle, les apparitions et les prophéties se multiplient²⁴. Cette piété vénère des supports visibles (médailles, reliques, pèlerinages...) et Bloy répugne à tout ce que cela implique (popularité, pour lui, est synonyme de chute).

Il condamne ces actions à l'aide de l'image du liquide, il y joint la scatologie en une fulmination générale²⁵: ces métaphores sont chargées d'exprimer, hyperboliquement, une Église catholique et une production littéraire tombées dans le néant le plus complet.

Ainsi, l'union de l'eau sale et des excréments sert à dénoncer l'absence de style et de pensée et Bloy l'applique à Bourget et à Coppée aussi bien qu'à Zola et à la production "industrielle" (car trop abondante alors que la vraie beauté ne peut produire que très peu d'œuvres en raison de cette même exigence²⁶) des œuvres et des romanciers populaires:

Ce qui ne me plaît pas, par exemple, c'est le débordement diluvial de son [Féval] écriture, la production à outrance du feuilleton, le flux alvin d'une incessante prose lâchée sur le papier des journaux dans les latrines de la curiosité populaire.²⁷

(23) *Journal*: "Le Mendiant ingrat", 8 novembre 1892, p. 44.

(24) *Vid.* S. Michaud, *Muse et madone. Visages de la femme de la Révolution française aux apparitions de Lourdes*, Seuil, Paris, 1985.

(25) Quelques exemples: "Le *Gil* commence la publication de *Lourdes*. Atroce ennui de cette cacade" (*Journal*: "Le Mendiant ingrat", 14 avril 1894, p. 83). "Frénésie ordurière de quelques dignes amis de Lepelletier, lesquels, me voyant désarmé, lancent à pleines mains leurs cœurs sur moi" (*Journal*: "Le Mendiant ingrat", 21 avril 1894, p. 83). "Je suis, à cause de vous, noyé d'immondices par cette même presse qui vous outragea" (*Journal*: "Le Mendiant ingrat", 27 avril 1894, p. 84).

(26) Dans ce sens-là, Bloy rejoint Mallarmé et l'obsession de la page blanche.

(27) *Journal*: "Mon Journal", 22 janvier 1900, p. 313.

Pour Bloy, ces métaphores dénoncent la complicité entre le monde de la presse et celui de l'édition. Arrivé aux lettres par le journalisme, Bloy est bien placé pour juger la valeur des mass-médias, qui rend banale la littérature, qui *met à mort* la grande littérature. Contre pareille menace, Bloy défend le caractère aristocratique de la grande littéraire et condamne toute parole qui n'a pour but de découvrir le mystère du monde. Il est péremptoire lorsqu'on lui demande son avis sur le journalisme:

À force d'avilissement, les journalistes sont devenus si étrangers à tout sentiment d'honneur qu'il est absolument impossible, désormais, de leur faire comprendre qu'on les vomit et qu'après les avoir vomis, on les réavale avec fureur pour les déféquer. (...)

Le jour où il n'y aura plus moyen de faire une bonne action ou une œuvre d'art sans risquer le baigne ou tout au moins le pilori, il est clair que le monde sera gouverné par des journalistes et que le Déluge de Merde sera le point de commencement. (...)

Mais *Gil Blas* venait de naître et le règne des porcs s'inaugura. Alors, ce fut tout à fait fini. Chacun peut voir où nous en sommes. La littérature du cul et le journalisme du cul sont exclusivement demandés. Le texte même disparaît pour faire place à l'illustration des viandes.²⁸

Selon Bloy, la littérature contemporaine est le royaume du commerce et de la dégradation de la pensée. Pour exprimer cette notion, il se sert de l'image de la prostitution, adressée en priorité à Zola et aux naturalistes, Bloy se dit l'unique écrivain français "qui n'ait pas voulu faire le trottoir"²⁹. Cette image a d'abord un sens politique: on sait que le naturalisme adopte les valeurs de la démocratie et, selon Bloy, la littérature s'avilie lorsqu'elle cesse d'être élitiste. À son avis, dans la littérature de son époque, la quantité l'emporte sur la qualité: voilà, selon Bloy, le sens profond des valeurs de la démocratie en général³⁰ et de la littérature "industrielle" en particulier.

Bloy dénonce le caractère prolifique du naturalisme, une production de masse alors qu'il est "si las d'interroger ou de combiner les signes qui ne donnent pas la vie"³¹, alors que pour fournir un *produit* conforme aux goûts

(28) *Journal*: "Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne", 21 avril 1903, pp. 472-473.

(29) *Journal*: "Mon Journal", 27 février 1899, p. 237.

(30) À d'autres moments il est encore plus péremptoire: "L'erreur moderne est de croire que les individus faits pour servir peuvent être élevés au-dessus de leur niveau par des égards, de la bonté, de la patience" (*Journal*: "Mon Journal", 1^{er} août 1899, p. 280). À un autre moment: "On apprendra des langues étrangères, on saura par cœur des manuels ou des catalogues, mais les imbéciles resteront imbéciles pour toute la durée des siècles, et les talents, s'il y en a, demeureront enfouis sous cette science de mort" (*Journal*: "Mon Journal", 21 août 1899, p. 286).

(31) *Journal*: "Mon Journal", 23 août 1896, p. 187. Tout au long du *Journal* on décèle aisément ce motif de la difficulté de créer. Je cite un autre exemple: "Achevé l'Introduction à la *Vie de Mélanie*. Je ne sais ce que vaut ce travail qui m'a coûté les plus pénibles efforts" (*Journal II*: "Le Pèlerin de l'Absolu" 22 septembre 1911, p. 242).

d'un vaste public, les écrivains à succès ne font que répéter, remanier les mêmes schémas, les mêmes thèmes, les mêmes phrases. Voilà ce qu'il dit de *La Débâcle*:

Comme toujours, procédés de peinture identiques pour tous les tableaux imaginables, à révolter les plus bas chiens du naturalisme. Puis, l'artiste est si absent ! Le style de ce chef est une bête robuste qui mange véritablement très peu.³²

Et le manque d'originalité rime avec démocratie et avec diable...:

Mission diabolique fut de tout niveler dans l'âme humaine et qui enseigne que les impressions religieuses d'un poète ou d'un grand artiste ont le *devoir* d'être absolument les mêmes que celles d'un vendeur de cochon salé ou d'un fabricant de cirage.³³

Pour condamner ces situations, Bloy se sert aussi des métaphores animales. Elles sont habituelles à l'époque, mais pour Bloy ces images ne sont pas des clichés, elles sont toujours vraies: jugement sans appel pour désigner le monde intellectuel contemporain. Il se servira surtout de ces images pour définir la science positiviste: Renan. Lors de sa mort, il écrit dans le *Journal*:

La nécessité de chercher des sujets d'articles pouvant s'ajuster, en même temps, à moi et au *Gil Blas* m'exaspère! Ce cochon de journal et ce journal de cochons prodigue, ce matin, de tels éloges à Renan qui vient de crever, que je rate la belle chronique invoquée par cette charogne.³⁴

Et à propos de son enterrement, Renan devient, sous la plume de Bloy, une vache: "Voici un ancien article, assez court, d'Ernest Hello, le grand Méconnu, sur le dieu des lâches qu'on vient d'enterrer avec équité, comme une vieille vache pourrie"³⁵.

La vache que Bloy applique à Renan, aussi bien qu'à Zola, s'oppose, sur le mode grotesque et agressif, au mot "mort" qui possède "force et beauté"³⁶. Bloy souhaiterait pour l'auteur de *L'Avenir de la science* une: "Solennelle translation de [sa] pourriture, par une équipe de vidangeurs, dans le dépotoir national le plus lointain."³⁷

(32) *Journal*: "Le Mendiant ingrat", 10 juin 1892, p. 25.

(33) *Journal*: "Le Mendiant ingrat", 10 juin 1892, p. 23.

(34) *Journal*: "Le Mendiant ingrat", 3 octobre 1892, p. 40.

(35) *Journal*: "Le Mendiant ingrat", 8 octobre 1892, p. 41.

(36) L. Bloy, *Œuvres*, vol. XI, p. 339.

(37) *Journal*: "Le Mendiant ingrat", 5 décembre 1892, p. 49.

Ces images concernant les animaux et surtout la pourriture animale, n'ont rien à voir avec l'entreprise naturaliste³⁸. De fait, Bloy attaque l'idéologie de la III^e République et sa foi en la science³⁹, alors que celle-ci ne peut pas expliquer les grands mystères de la condition humaine: vaincre la mort, tout au contraire, celle-ci devient indécente, avant d'évoluer vers le tabou contemporain.

Par ailleurs, le bestiaire de L. Bloy est réduit⁴⁰. Si l'image de l'animal pourri convient à sa condamnation de la science et de la littérature qui se veut scientifique, celle du porc est la plus fréquente, symbole de l'ignorance contemporaine, tellement utilisée qu'il offre aux vrais cochons de paradoxales excuses:

Je demande pardon aux pauvres cochons, -à ceux-là qui marchent sur quatre pieds, qui sont innocents, qui sont beaux, qui sont bienfaisants, qui sont chez les charcutiers et que déshonore avec injustice le langage humain.

Je demande pardon à ces humbles frères de les avoir -par indigence d'imagination ou pénurie de vocables- assimilés irrévérencieusement à une catégorie d'animaux puants dont la plus savante industrie des viandes serait inhabile à utiliser le moindre morceau.

Pauvres chers cochons! de qui les boudins et l'honnête lard furent l'aliment de ma jeunesse, dont la tête me parut, à dix-huit ans, le plus désirable des fromages, et qui me consolâtes si souvent par la succulence de vos pieds grillés dans la chapelure:

Ô cochons! si aimables quand on vous fume; pélicans de l'adolescence littéraire; vous que les poètes ont le devoir de chanter sous les lauriers dont ils vous dépouillent;

Je vous prie de me pardonner.

Épilogue de *LÉON BLOY DEVANT LES COCHONS*⁴¹.

Sous la plume de Bloy, Goncourt devient un vieux dindon. Zola est le "plus énorme cochon des lettres"⁴². À d'autres moments des synecdoques suf-

(38) Qui se sert aussi, rappelons-le, des images scatologiques et animales.

(39) "À un médecin ridicule qui ne parle que de vaccination, de sérum, de la science moderne, et de Pasteur, qu'il croit un Dieu: (...) je sais intuitivement, je vois que vous vous trompez, que Pasteur s'est trompé et que votre route lumineuse mène à des gouffres noirs" (*Journal*: "Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne", 1^{er} mai 1902, p. 410).

(40) Mais elle est utile à la propre définition de la condition d'artiste de Bloy: "je vous prie d'imaginer — si cela est possible à Saint-A.—, un agneau dissimulé sous la peau d'un tigre, ou, si vous le préférez, un vieil âne très doux sous la menaçante carapace d'un rhinocéros. Vous vous formerez ainsi une idée approximative de l'auteur de tous mes livres..." (*Journal II*: "Le Pèlerin de l'Absolu", 22 janvier 1911, p. 207).

(41) *Journal*: "Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne", p. 336.

(42) *Journal II*: "Le Pèlerin de l'Absolu", 10 novembre 1911, p. 253.

fisent: “les macaques à tête aplatie et à courte queue de la littérature de complaisance”⁽⁴³⁾... dans tous les cas, Bloy se sert des animaux les plus vils (parce qu’apprivoisés) et les plus sales pour dire que, dans cette fin de siècle, l’humanité, la spiritualité (valeurs supérieures puisque reflet de la divinité dans l’homme) sont définitivement absentes chez les intellectuels contemporains. Bloy ridiculise ainsi toute sa génération: celle qui a proclamé la mort de Dieu, le fiasco de toute transcendance, substitués par des valeurs fausses, telles que la démocratie ou la science ou le succès.

La conséquence de cette situation? La putréfaction, la puanteur s’exhalent du monde du journalisme et de la littérature (mais aussi du monde de l’église et du monde politique) qui nagent dans les excréments, les cabinets, la boue...

Malgré tout, je suis de l’avis que, dans ses réflexions à propos de la littérature de son temps, le passionnel n’emporte Bloy qu’en apparence (exception faite de Zola, est-ce que notre monde admire les écrivains condamnés par Bloy?). Nous pouvons aussi accepter que c’est au nom de la liberté humaine, de la valeur unique de chaque homme (dans son rapport à lui-même et dans son rapport aux autres) que Bloy attaque les écrivains, les intellectuels en général et met au jour tout ce qui, dans cette société, ne fonctionne que de manière déguisée: derrière les polémiques, Bloy dévoile les conflits d’intérêt et derrière le culte d’un art engagé, Bloy dénonce l’envie du succès.

Mais ne soyons pas dupes! Pour bien comprendre le sens de la stratégie offensive de Bloy, nous pouvons penser que l’écrivain a choisi de développer un discours susceptible de vendre son image et, dans le contexte idéologique de la Troisième République, les éléments les plus propres à choquer combinaient catholicisme et violence. Autrement dit “vendre son image”, la recette de Zola, J. Lorrain, Rachilde et même de Joséphin Péladan: on n’échappe pas au système aussi facilement et les déclarations de pureté de la part de Bloy ont du mal à nous convaincre. Le but de Bloy est de triompher en tant qu’écrivain et il a choisi le chemin qui convient à sa nature belliqueuse et orgueilleuse. C’est ce qu’il fait dans son premier roman, *Le Désespéré* (1886), mais depuis la publication de ce roman (où il vilipendie déjà les

(43) *Journal I*: “Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marnes”, 3 décembre 1902, p. 447.

gloires de la littérature de l'époque) il ne connaîtra que l'hostilité de ses contemporains.

La réaction de Bloy à cette situation a exacerbé sa vivacité belliqueuse. Sa fureur contre la fausse littérature (qu'il appelle le "chantier de démolitions"⁴⁴) le conforte. Dans ce sens, rappelons que Bloy a écrit deux séries d'*Exégèse des lieux communs* (publication: 1902-1913) pour réduire à néant les apparences sur lesquelles vit le bourgeois et reflète une posture totale de refus de la démocratie. Mais il a choisi aussi la posture de l'exception: il se veut l'exclu, l'excentrique, et il l'a confirmée par de nouveaux excès jusqu'à retourner l'exclusion et le manque de succès, en exil chéri, marque de sa supériorité sur le siècle. Voilà sa propre définition:

Orgueilleux d'être ce proscrit, j'ai l'impertinence de me sentir fier des inimitiés de plume que mon agressive indépendance me suscita.

L'horreur des canailles pour mes écrits et ma personne est le bijou vraiment princier et le talisman très précieux que je porte à mon petit doigt.⁴⁵

Bloy ressent un sentiment d'injustice devant le monde⁴⁶, sentiment qui le détermine à tous les excès et l'incite à se couler dans le rôle de martyr et de bourreau, «Le Mendiant Ingrat»: il ressent le besoin de se voir reconnu en même temps que le souhait de rester inassimilable, pour bien confirmer le caractère supérieur du message et du messenger. Position christique, encore très romantique, qui fait de l'écriture une voie mystique, mais cela nous porte déjà à un autre article⁴⁷.

MARTA GINÉ JANER
Universidad de Lleida

(44) "La littérature contemporaine est un immense chantier de démolitions" (*Œuvres*, éd. cit.: vol. XV, p. 203).

(45) *Journal*: "Le Mendiant ingrat", 9 juillet 1892, p. 27. Cette idée est très souvent reprise dans le *Journal*: "Ô désirable, voluptueuse et rafraîchissante ignominie! Fontaine de délices vers laquelle doit soupirer tout artiste fier! Ne m'en privez pas, messieurs, je vous en supplie. Lancez-moi quelques excréments, quelques valides excréments sortis du cœur. Fortifiez-vous à la pensée que j'ai l'ambition de vous déplaire et laissez-moi l'espérance d'y parvenir." (*Journal*: "Le Mendiant ingrat", 31 mars 1895, p. 138)

(46) "L'injustice énorme, à peu près inouïe qui pèse sur moi. Il est impossible, ai-je dit, que Dieu tolère cela, qu'un artiste méconnu demeure sans récompense ou, du moins, sans une compensation quelconque" (*Journal*: "Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne", 23 août 1900, p. 352).

⁴⁷ Analysé dans "Douleur esthétique et douleur christique dans le *Journal* de Léon Bloy". (*La Douleur, beauté ou laideur?*).